

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'Exposition des Champs-Élysées est maintenant complètement installée et fort intéressante à visiter. On y voit tout ce que l'art appliqué à l'industrie peut produire de plus beau dans tous les genres. Nous avons songé à en donner ici un aperçu, mais nous croyons mieux faire en réservant à cette utile exposition un article spécial.

Les promeneurs qu'on rencontre au Palais des Champs-Élysées sont plus cosmopolites que parisiens, le mois de septembre amenant toujours à Paris une sorte d'invasion composée d'étrangers et de provinciaux. On y rencontre donc des familles en bandes, des Allemands tenant leurs femmes par le petit doigt de la main, des caravanes d'Anglais de toutes grandeurs, à la démarche cadencée ; vous savez si on reconnaît vite ces derniers à leurs allures et surtout à leur habillement. A part quelques élégantes, — il y en a dans tous les pays, — les femmes sont étrangement fagottées ; et vraiment, si les visiteuses étrangères jugent des modes parisiennes par les échantillons qui circulent devant leurs yeux, je les plains du plus profond de mon cœur.

Pour connaître la mode, en ce moment, il faut visiter les ateliers de couture, — non pas un seul, mais plusieurs, — car les couturières ont des opinions bien différentes et des goûts très variés, heureusement !

Il résulte de ce que je vois que le corsage cuirasse lacé derrière, moulant admirablement la taille, est le seul qui atteigne la perfection au point de vue de l'élégance. Mais il est bien gênant, ce gracieux corsage, en ce qu'il rend nécessaire un *service* spécial de jupons, c'est-à-dire qu'on doit faire en sorte de mettre toujours les mêmes jupons lorsqu'on le porte, sous peine de le déformer complètement. N'oublions pas que le corsage *Moyen âge* est littéralement un moule. — Nous venons de lui appliquer sa dernière dénomination ; quelques couturières l'appellent aussi corsage *Marquise*.

— En lançant ce corsage, on arrive à le rendre plus collant et à mieux rendre l'idée conçue ; mais aussi le corps est bien serré et emprisonné là-dedans ! « Cuirasse » est décidément bien le nom qui lui convient le mieux. Pourvu que les femmes n'exagèrent pas la chose et ne veuillent pas revenir aux tailles de guêpes !

Le lacet de laine noire ou de couleur, zébrant les corsages et les tabliers, est passé à l'état de succès définitif. Voilà une fantaisie favorable aux femmes économes ; ce sera, en effet, un bon moyen de rafraîchir une robe ou un vêtement quelconque.

La *polonaise* a recommencé une nouvelle existence : elle était détrônée, il y a un mois ; la voici presque souveraine aujourd'hui. Ce qui l'a si bien remise en faveur, c'est la mode des tissus épais, voire un peu grossiers, et qui ne sont supportables qu'à la condition d'être employés sobrement. On donne aux nouvelles polonaises la forme princesse un peu vague, les devants se croisant par deux rangées de boutons de fantaisie. Quant au relevage, il s'exécute simplement par un croisement de lacets et de boutons fixés au bas de la taille derrière.

En vue de l'hiver très rigoureux qui nous est prédit, certaines maisons de confiance préparent des vêtements de circonstance. Ce sont de longs paletots (forme sac) en drap bourru, qui enveloppent la femme en entier ; on est vraiment fort à

l'aise et chaudement sous le paletot russe, et les belles frileuses qui le doubleraient de fourrure pourraient impunément traverser la Sibérie !

Voici deux toilettes portant une marque de fabrique sérieuse :

La première est en vigogne grise. Le jupon à traîne est monté par le triple pli, genre Bulgare, auquel on a donné le nom de Watteau ; le bas est entouré de plissés très fins. Large tablier découpé dans le bas en dents crénelées, c'est-à-dire carrées.



P. N° 224. — CHAPEAU DUCHESSE.

Modèle de M^{mes} Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

vingt ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 francs, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chianette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutercher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. GOUBAUD ET FILS.

ÉCHOS DE LA MODE

Autrefois, la femme portait à la main son mouchoir, son porte-cartes ou sa bourse. Voilà pour la main gauche. La droite tenait l'ombrelle ou l'éventail, et l'on sortait ainsi, les mains embarrassées, n'ayant besoin que de s'incliner pour saluer.

Maintenant qu'en s'abordant on se serre la main, elle doit être libre, et tout ce qui la gêne, elle l'accroche à la ceinture; en outre, la mode est venue d'y suspendre l'aumônière, l'éventail, le carnet, le porte-monnaie et l'en-tout-cas, plus la châtelaine, la montre, le cachet et le crayon, et les ciseaux, le dé, l'étui, le couteau, la pelotte, le miroir, le mètre, le poinçon, le crochet, l'amulette, etc., avec des chaînes plus ou moins longues et des coulants qui retiennent tout cela autour de la femme; c'est elle le pivot, le clou, le support.

En voyage, elle augmente son petit bagage d'un sac passé au bras et d'une lorgnette en bandoulière. Tous ces objets se balancent, se choquent, font un petit cliquetis, tapent sur la jambe, sur la hanche quand on marche, s'accrochent aux guipures, s'enchevêtrent les unes avec les autres. C'est quelquefois insupportable à débrouiller. Mais la femme, cela l'amuse de porter sur elle tous ces petits bibelots. Elle a encore une bague enchaînée à un porte-bonheur, une aiguillette qui retient son plaid, une ancre qui retient son col, une épée qui retient sa plume, et elle porte au cou et aux oreilles de petits grelots!...

*
* *

Le chapeau anglais à la mode, que la *Vie parisienne* déclara charmant, est de forme pointue, avec un large bord relevé de côté par une large plume. Moitié feutre Louis XIII, moitié chapeau tyrolien.

Avec cela, un paletot gris ayant trois petits collets superposés, des revers aux manches et de grandes poches boutonnées.

Enfin, pour compléter le costume, une longue jupe relevée de côté par une plaque-agrafe.

*
* *

Autre chapeau nouveau et très-joli: le chapeau *faneuse*. Grosse paille paysanne, doublée de velours noir, relevée devant et derrière. La calotte en velours noir, et, roulé autour, un mouchoir de batiste bordé d'une haute valenciennes; les

pans garnis de valenciennes retombant sur un gros nœud de velours, qui pose sur les cheveux. On attache de côté une fleur naturelle, qu'on varie suivant la toilette.

Charmant, ce chapeau, pour accompagner la toilette *laveuse*, franchement Watteau, que portait, l'autre matin, à une partie de campagne, la marquise d'A...

Jupe de foulard Pompadour vert nénuphar, à fleurettes, plissée dans le bas, rayée en large de trois bandes de velours vert foncé; seconde jupe paysanne, bordée d'une haute bande de velours vert bouteille, relevée carrément, comme font les lavandières quand elles sont à la fontaine. La jupe très en fouillis derrière, et garnie aussi d'une bande de velours. Corsage à immense basques carrées devant, liserées de velours, et parées sur les côtés de trois nœuds vert bouteille; basque derrière, nouée par un nœud de velours. Le petit mantelet pareil, à plissé autour, et nœuds sur le devant. Naturellement, le chapeau garni de vert. Eventail de satin vert foncé et ébène, pendu à la ceinture par la chaîne d'argent obligée. — Souliers de chevreau noir, à nœuds de velours vert, et boucle carrée de marcassite. Bas de soie blanche semés de roses, avec les coins verts.

Le vrai costume des noces de *Rose et Colas*.

V. P.

REVUE MONDAINE

Paris étant encore en villégiature, ce qu'il y a de mieux à faire pour la chronique, c'est de le suivre à la trace, tantôt sur les galets de la côte normande, tantôt aux sources des Pyrénées. C'est là qu'on trouve les manifestations de la mode et qu'on peut observer les mœurs élégantes.

Aux bals qui se succèdent au bord de la mer comme dans les stations thermales, on peut observer un poétique changement dans la toilette des femmes. Leurs robes du soir ne se font plus, pour ainsi dire, en gaze, en tulle ou en dentelle: elles se font en fleurs, et quelles fleurs! les plus invraisemblables, les moins portées jusqu'ici. Les géraniums, les tulipes, les cactus, les iris, les rhododendrons, les hortensias, les jacinthes sont les fleurs en vogue. Les femmes n'en décorent pas seulement leurs robes comme garniture, elles s'en revêtent littéralement. Ce ne sont que jardinières ambulantes sous forme de jupes, parterres mouvants sous prétexte de trains. Les corsages sont de véritables massifs et les épaules n'ont plus l'air de sortir d'une robe, mais d'émerger d'une corbeille.

Certes, les fleurs sont l'ornement par excellence, celui qu'a dicté la nature à la toilette féminine: rien ne rehausse mieux qu'elles une robe, si on sait les disposer à point. Pourtant n'en faut-il pas abuser, au point de faire d'un bal une exposition d'horticulture, et c'est un peu ce qui arrive avec la mode qu'on achève d'inaugurer en ce moment aux eaux.

L'hospitalité châtelaine, qui attend l'époque des chasses pour se manifester en province, s'exerce autour de Paris, en ce moment, avec un grand déploiement de luxe et de goût. Il y a déjà eu de charmantes réunions champêtres à Courson, chez la comtesse de Caraman; à Versailles, chez la comtesse de Montesquiou; aux Bergeries, à Roquencourt.

Nous en passons, et des plus aristocratiques.

Dans toutes ces belles réceptions, les fleurs jouent un grand rôle pour la décoration de la table. A Beaumesnil, on a fait revivre l'ancien procédé du *sablage*, cher à la vieille hospitalité française et tombé en désuétude depuis la Restauration. Le dernier des sableurs en renom, en effet, s'appelait Jouselin, et était maître-d'hôtel de Louis XVIII. Paysagiste distingué, ses décorations, presque toujours improvisées, ne servaient

que pour deux ou trois dîners, et se montraient toujours du goût le plus varié.

Les fleurs ne servent pas seulement à décorer les robes ou les tables; elles viennent de donner lieu, en Angleterre, à une institution humanitaire. Le comte de Shaftesbury, et quelques membres de l'aristocratie anglaise, persuadés que la culture des fleurs est un des plus sûrs moyens d'inspirer à l'ouvrier l'amour de son intérieur, le goût de le tenir propre, et de l'éloigner, en l'occupant chez lui, des tavernes et des mauvais lieux, ont imaginé de fonder des prix pour l'ornementation florale des fenêtres et des balcons des logis ouvriers.

Le comte de Shaftesbury a distribué lui-même, tout récemment, les médailles et les récompenses aux ouvriers et ouvrières qui ont le mieux mérité, durant l'année, du *window-gardening* ou jardinage des fenêtres. Dans une allocution intéressante, il a fait ressortir le côté moralisateur de l'institution qu'il a créée et indiqué tous les heureux résultats qui en devaient résulter.

N'y aurait-il pas lieu, en France, de donner un pendant à la fondation charmante du comte de Shaftesbury? Retenir l'ouvrier chez lui par le plus doux des passe-temps, lui inspirer le goût de sa demeure par le soin de la parer, et l'éloigner ainsi du cabaret et de ses désolants contacts, c'est là, il me semble, un programme assez séduisant pour tenter une âme française. Aussi je ne doute pas que Paris, à l'imitation de Londres, ne soit doté de l'œuvre du jardinage des fenêtres.

P. de LUCENAY.

LA VIE PARISIENNE

La première semaine de septembre nous a fait assister simultanément à la réouverture de plusieurs théâtres et à l'ouverture des premières huitres. Ces dernières ont débuté à la halle en même temps que le mois; elles se sont vendues deux francs la douzaine, ce qui pour de simples huitres est un prix honnête.

Immédiatement les *oysters'houses* établies sur le boulevard à l'instar de Londres ont recommencé leur commerce. Des Normandes et des Bretonnes y représentent le rocher de Cancale et la vieille Armorique.

Inutile de faire remarquer que le fameux juge de La Fontaine n'y ferait guère ses frais. On n'y voit point de plaideurs disposés à se contenter des écailles et à laisser le comestible au magistrat conciliateur.

Du reste, on n'y retrouve pas davantage le luxe de nos ancêtres, qui faisaient dorer les écailles avec un pinceau avant de les servir sur des tables princières.

* * *

Singulière enseigne!

A la devanture d'un chapelier de la rue Vivienne, on nous dit avoir lu ces mots:

CHAPELLERIE DES MONTAGNES.

Quel est donc ce mystère?

* * *

— Monsieur le vétérinaire, vous pouvez me renseigner là-dessus... Je voudrais savoir à quoi l'on reconnaît qu'un chien est enragé.

— Mais, à huit symptômes principaux.

— D'abord?...

— D'abord, il mord!

— Merci bien... Ça suffit!

* * *

La semaine dernière a vu commencer le grand travail des almanachs.

Il faut qu'en octobre l'almanach de l'année suivante soit expédié aux libraires des départements.

Paris en fournit près d'un million, tant sérieux que comiques.

On ne va donc pas tarder à savoir combien il y aura, en 1875, d'éclipses visibles à Paris.

Nous parlons, bien entendu, des éclipses qui se produisent au-dessus de nos têtes!

A. Z.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Les journaux, petits et grands, s'occupent beaucoup des excursions du maréchal de Mac-Mahon: cela se comprend, et les reporters font généralement plus mauvaise besogne. Nous y avons gagné, pour notre part, d'apprendre que ce ne sont point les bagages qui doivent gêner dans sa route le Président de la République. Le maréchal n'emporte, en effet, avec lui que le portemanteau d'un sous-lieutenant.

En dehors de son uniforme militaire, l'illustre soldat constatait dernièrement lui-même qu'il n'avait jamais connu qu'une seule forme de vêtement civil: la redingote. « Hiver comme été, ajoutait-il, je m'en tiens là depuis quarante ans, et mon tailleur n'a pas de grands frais d'imagination à faire avec moi. Après la guerre, ayant des rhumatismes, je me suis fait faire, il est vrai, par concession à la maréchale, une robe de chambre de propriétaire; mais... je ne l'ai jamais mise. Quand mes douleurs me prennent, j'use mes capotes d'officier. »

Nos grands hommes de guerre ont presque tous professé ce dédain du costume civil; quelques-uns même se signalent, en dehors du service, par des fantaisies de tenue d'une originalité achevée. Le général Bourbaki porte un immuable chapeau gris qui deviendra légendaire; le maréchal Canrobert exhibe des gilets de drap de fantaisie qui n'ont aucun rapport avec ses autres vêtements, d'où l'effet le plus étrange. Un de ces gilets a été l'une des sensations de la dernière revue de Longchamps.

Le général Changarnier a des vestons du matin, de couleur tendre, que ne désavouerait pas l'élégant le plus raffiné.

Dans le chapitre des fantaisies de tenue civile de nos illustrations militaires, comment oublier la calotte de parfait notaire à broderie et à gland du maréchal Pélissier, et les costumes du matin du maréchal Vaillant, qui le firent prendre une fois pour le maître-queue du ministère par un brave curé de campagne qui venait solliciter une faveur!

Mais tout cela n'est rien encore auprès des excentricités vestimentales du maréchal Clauzel, non-seulement chez lui, mais à la tête des troupes même. En place de l'uniforme brodé, il endossait une petite redingote ordinaire sur laquelle on attachait deux épauettes minuscules, croisées de bâtons, insigne de sa dignité. Trouvant sans doute la garance trop voyante, il passait le premier pantalon de fantaisie venu, et se chaussait de souliers lacés, à l'un desquels seulement il attachait un éperon. Sa coiffure couronnait dignement cet ensemble. C'était un chapeau rond, dans la bourdaloue duquel il se contentait de passer une cocarde tricolore, afin de lui donner un cachet officiel. Parfois, cependant, il portait un képi, mais un képi de vaudeville, bossué, énorme, invraisemblable, orné de quatre visières, une devant, une derrière, une de chaque côté.

Vous voyez que si l'habit ne fait pas le moine, il ne fait pas non plus le militaire, et que les plus vaillants soldats sont loin souvent d'être les mieux vêtus.

L. S.

THÉÂTRES

Voici de nouveau les scènes parisiennes en pleine floraison. Les théâtres ont un calendrier à eux : notre automne se changeant pour ces privilégiés en saison printanière, nous allons voir bientôt s'épanouir, au soleil de la rampe, les comédies, les drames et les vaudevilles déposés sur leur sol pendant les mois écoulés. Nul doute que, comme la mauvaise herbe, l'opérette, déjà vivace, n'ait surtout profité du répit pour devenir luxuriante et envahissante.

En attendant les nouveautés, la plupart des théâtres ont commencé leur campagne par un branle-bas de reprises qui feront prendre patience au public. Les provinciaux et les étrangers qui viendront visiter la capitale n'auront, en fait de spectacle, que l'embaras du choix.

Il suffit, pour s'en convaincre, de passer rapidement en revue l'effectif de nos forces.

OPÉRA. — Dire que *Robert-le-Diable* est monté avec soin, ce n'est que rendre justice à M. Halanzier. L'intelligent directeur a voulu faire débiter sans trop de fracas le brillant lauréat des concours du Conservatoire de cette année, M. Vergnet. Ce dernier s'en est bien trouvé et son début, pour avoir été modeste, n'en a pas moins produit le meilleur effet. On a remarqué le timbre très pur de sa voix, et l'occasion lui viendra avant peu de faire apprécier la puissance d'un organe qu'il conduit de façon très-habile.

Mlle Belval, qui, l'hiver dernier, s'est révélée au Théâtre-Italien dans *Sémiramide*, est décidément acquise à l'Opéra. La façon dont elle a joué le rôle d'Isabelle dans *Robert* prouve encore que M. Halanzier a eu la main heureuse.

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise brillante du *Pardon de Ploërmel*, cette œuvre capitale de Meyerbeer à laquelle on n'a pas assez ménagé les critiques. Pour avoir exercé son génie sur un poème trois fois long, car on ne sait lequel de ses trois actes est le plus vide et le plus ennuyeux, le grand compositeur n'en a pas moins accumulé dans cette partition, en les rehaussant par les mille détails imprévus d'une riche orchestration nombre de phrases d'un tour original et tant d'effets pittoresques rendus plus saisissants par la magie du style, le coloris et l'originalité du maître.

L'interprétation, sans être à la hauteur de celle dont faisaient partie Faure et Sainte-Foy, a été bonne. MM. Bouhy et Lhérie se sont acquittés de leurs rôles en artistes consommés. Mlles Reine et Chevalier, en chevriers, Mlles Ducasse et Lina Bell, en pâtres, ont complété, avec Mlle Zina Dalti, chargée du personnage de Dinorah, un ensemble qu'on voudrait trouver plus souvent à l'Opéra-Comique.

VARIÉTÉS. — Ce théâtre est du nombre de ceux qui ont eu à rouvrir leurs portes, et ses artistes sont rentrés en scène dans une œuvre nouvelle.

MM. Delacour et Louis Leroy s'étaient mis en frais d'esprit, si bien que leur pièce, *les Mormons à Paris*, est parvenue à faire rire follement un public qui avait grand besoin d'être désarmé. Le sujet de cette comédie, traitée un peu à la façon du *Chapeau de paille d'Italie*, de joyeuse mémoire, est moins compliqué qu'il ne le paraît; ceci tient à ce que les scènes les plus bouffonnes dans leur invraisemblance se succèdent sans interruption en ne laissant guère aux spectateurs que le temps de rire. Il s'agit d'un jeune Français, — c'est Grenier, — qui, momentanément et par occasion, s'est fait membre de la secte qui florit sur les bords du Lac Salé, et y a pris cinq femmes. Ce

Français, revenu à Paris se marie une fois de plus... à la française; mais il a compté sans ses cinq délaissées, qui s'empressent de se mettre à ses trousses: tel est le point de départ des tribulations et des embarras inénarrables qu'il subit et dont l'enchaînement remplit le cadre de la pièce.

Autour de Grenier gravitent, en rivalisant de verve, Barron, Mmes Aline Duval et Priston, Mlle Berthe Legrand, et l'on jurerait que tout cela a le diable au corps.

En même temps que les *Mormons*, s'est produit une sorte de vaudeville intitulé: *le Théâtre moral*. C'est une plaidoierie en faveur des pièces qui ne sont pas morales. Il a fallu le talent de Bertheliet pour qu'elle ne sombrât point dès le premier soir.

THÉÂTRE-SCRIBE. — Tel est le nouveau titre de l'ex-Athénée, désormais fermé à la musique. Le lyrisme n'y aura plus ses entrées que sous forme de vers, et pour se procurer, en même temps que cette denrée, de bonnes comédies en prose, un prologue de M. Delilia, — écrit sans prétention et on ne peut mieux dit par l'excellente Elise Picard, — a fait appel aux jeunes. Puisse le public, qui prononce en dernier ressort, leur donner à tous de longs jours, tissés de soie et d'or!

Pour commencer, on a accueilli avec bienveillance une comédie en un acte de M. Pierre Elzéar, *les Ecoliers d'amour*. C'est un petit roman espagnol rimé avec goût, mais sans grands frais d'imagination.

La pièce de résistance, *le Vignoble de Mme veuve Pichois*, n'est pas irréprochable, mais elle a des qualités qu'on aime à rencontrer: la gaieté et la verve surtout. Par exemple, ce n'est point encore là le théâtre moral qu'on nous fait voir à l'horizon, mais il faut tenir compte à une direction qui se montre intelligente et pleine de bonne volonté, comme celle de M. Noël Martin, des difficultés du début.

Mme Pichois est une belle-mère encore avenante et très légère de cœur; elle a eu, du vivant de son mari, un commencement d'aventure, resté sans dénoûment. Devenue veuve, elle brûle du désir de donner une suite au roman interrompu, mais la nécessité de se lancer à la recherche de l'inconnu de ses rêves la jette dans un imbroglio inextricable et où les auteurs eux-mêmes, MM. Besson et André Sylvane, ont eu grand-peine à se retrouver.

Mlle Elise Picard, très bien secondée par MM. Péricaud et Mercier, a créé d'une façon remarquable le personnage de cette veuve folâtre. Artiste consommée, habile à conquérir son public et à lui faire partager sa gaieté, elle nous a rappelé le bon temps où on l'applaudissait à l'Odéon, et le grand tort qu'on a eu de l'en laisser partir.

FOLIES-MARIGNY. — Ici le succès des *Filles de l'air* n'a fait que croître et embellir. Une bonne part en revient à Mlle Marie Gosselin, qui, après avoir tenu pendant trois ans l'emploi de première danseuse à l'Opéra, est venue prêter au petit théâtre des Champs-Élysées le charme de son gracieux talent.

Robert HYENNE.

MAGIE DU CŒUR

En vérité, parfois je souffre : l'insomnie,
Aux agitations des cauchemars unie,
Me tourne impatient sur mon lit, plein d'ennuis.
Alors l'ange gardien de mes jours, de mes nuits,
Ma mère entre. La paix me revient quand sa bouche
S'entr'ouvre ou que le bout d'un de ses doigts me touche ;
Et l'homme de trente ans bientôt, robuste et fort,
Comme un petit enfant que l'on berce, s'endort.

Paul COLLIN.

PLANCHE G. N° 444. — DESCRIPTION PAGE 446.



COSTUMES D'EXCURSION

Modèles de M^{lle} Adolphine König (rue Monsigny, 19).



Jules Duran

A. Leroy, imp. r. des Minis. 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

B. 1161

LE MONITEUR DE LA MODE

3axis. Rue de Richelieu. 92

Couilles de M^{me} H^{me} Du Riez, s. H. Aubry, 3 - Plumes et Fleurs de Perrot Petit & C^o

Couture-Regente de M^{me} De Vertus Sœurs, s. Aubry, 12 - Foulards du Comptoir des Indes, B^o Sebastopol, 129

Parfums de Pinaud & Meyer, B^o des Nations, 30 - Eau Gauloise de M^{me} V. Roland, s. de Provence, 1.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud And. son 3a, Henrietta Street Covent Garden W.C



Modèles

PLANCHE G. N 450. — DESCRIPTION PAGE 446.



COSTUMES DE VOYAGE
Modèles des Magasins du Printemps (boulevard Haussmann).

LE BŒUF

— Suite et fin. —

« Procumbit humi bos ! »

Que faisait, cependant, l'auteur de tant de maux ?

Une fois entré dans la pièce où son apparition avait si justement épouvanté M. L'Éclanché, le pauvre animal se trouva tout interloqué. Son affolement fit place à un sentiment d'inquiétude, qui le ramena par degrés à une immobilité absolue, et il resta quelques minutes planté sur ses quatre jambes, tournant lentement la tête de çà et de là, clignant de ses larges paupières rousses, et ne comprenant plus rien à sa position.

A mesure qu'il examinait le mobilier et le matériel au milieu desquels il se trouvait jeté par la plus étrange des aventures, sa grosse tête s'y perdait, et tous ces objets de forme inquiétante ou bizarre, dont il n'avait jamais vu les analogues dans ce milieu bestial de l'étable et du champ où sa vie s'était passée jusque-là, tous ces objets prenaient à ses yeux les proportions incohérentes du rêve et les perspectives fantastiques où s'égare un cerveau enfiévré. De temps en temps, comme succombant sous le poids de son incertitude, il baissait la tête et il poussait contre le plancher un long *soufflement* :

— Pffff!!!

Puis il relevait sa tête et recommençait à la balancer en clignant des yeux.

Petit à petit cependant un sentiment confus commença de se mettre en branle dans son épaisse et lourde cervelle : le sentiment de l'intrusion, ce sentiment qui fait qu'on se sent déplacé là où on est, sentiment très-vif chez les animaux domestiques en général, et dont on peut observer la manifestation énergique chez le chien qu'une série malencontreuse de démarches inconsidérées a engagé sur une partie du territoire occupé par un jeu de quilles.

On pourrait résumer l'état moral du bœuf en ce peu de mots : — Je voudrais bien m'en aller !

La situation de notre héros avait cependant quelque chose de relativement avantageux : c'est que personne n'était là pour le troubler, de sorte qu'il pouvait se livrer, dans le silence du cabinet, à tout le calme et à toute la maturité que demandait une aussi grave délibération.

Il délibérait encore, lorsque M. L'Éclanché, qu'un moment d'exposition à l'air frais avait ranimé, se déplaça de dessus l'appui de la fenêtre, et, s'étant retourné, vit au milieu de la pièce l'honnête bœuf tellement placide, tellement bon enfant, que le courage rentra dans son cœur. Avec le courage, le croira-t-on ? une bouffée d'orgueil monta à la tête de l'ancien maître des cérémonies ; le tabernacle ultime de son cœur s'ouvrit, et la croix de la Légion d'honneur, but secret de toutes ses aspirations, étoile mystérieuse vers laquelle ses yeux ont été incessamment fixés, se mit à lui briller sous le nez et à l'aveugler de ses scintillements magnétiques.

En quelques secondes, et avec la rapidité que la pensée prend dans les situations critiques, M. L'Éclanché se vit combattant le bœuf, le tuant, et, pour récompense de ce trait d'héroïsme, décoré de l'ordre de la Légion d'honneur ! Il rédigea même la notice que le *Journal officiel* allait lui consacrer :

« L'ÉCLANCHÉ (*Bonaventure-Épaminondas*), ancien sous-officier du corps des infirmiers militaires, employé supérieur de l'administration des Pompes funèbres en retraite, a fait preuve d'un grand courage en tuant, au péril de sa vie, un bœuf qu'on pouvait supposer enragé ; pisciculteur ingénieux ; travaux étendus sur l'apoplexie séreuse des vers à soie ; services exceptionnels pendant le choléra. Vingt ans de services militaires et civils. »

Et M. L'Éclanché résolut de tuer le bœuf de ses propres mains.

Ainsi cet homme pacifique et craintif, dans l'envivement d'une ambition insensée, n'hésitait pas à l'idée de tremper ses mains dans le sang ! Et ce qu'il y avait de plus douloureux et de bien propre à faire ressortir la noirceur des desseins de M. L'Éclanché, c'est qu'à ce moment le bœuf n'avait pas l'ombre d'une mauvaise pensée, et qu'il n'éprouvait d'autre sentiment que l'ennui d'être dans cette chambre et le désir d'en sortir.

M. L'Éclanché, saisissant une chaise, la leva tout doucement, s'en fit un bouclier, et entreprit de se couler, en longeant la muraille, jusqu'à un trophée d'armes où se trouvaient deux pistolets chargés et un grand sabre de garde national à cheval.

Le bœuf le laissa faire. M. L'Éclanché, sans perdre de vue « sa victime », comme il l'appelait déjà dans son coupable orgueil, décrocha les pistolets et les posa sur une table à la portée de sa main, puis il voulut prendre le sabre, qui lui échappa et fit en tombant un grand fracas.

A ce bruit, le bœuf se ramassa sur lui-même et tourna vers M. L'Éclanché une tête menaçante. A l'aspect de ces cornes redoutables prêtes à le clouer sur le mur, toute l'ambition de M. L'Éclanché s'évanouit comme une vaine fumée, et, renonçant subitement à ses desseins sanguinaires, il se cacha sous la table, qui heureusement était assez large et assez basse pour le garantir, pourvu toutefois que le bœuf ne vint pas à la renverser.

Mais l'animal s'était arrêté, et, toute réflexion faite, s'était tranquillement couché en travers de l'appartement, formant de son énorme masse un obstacle définitif à l'ouverture de la porte, et, n'ayant plus rien à faire qui pressât pour le moment, il s'était mis à ruminer...

Le repas rétrospectif qu'il s'offrait ainsi le remit tout à fait dans son assiette ; il envoya les réflexions au diable, et, prenant les moyens de s'arranger vaillamment que vaillamment de ce logement improvisé, il regarda de droite et de gauche pour voir s'il n'y aurait pas là quelque chose à se mettre sous la dent. Il se parla absolument comme nous ; il se disait :

— Ma foi, je prendrais volontiers quelque chose.

Un heureux hasard avait placé, dans un coin de l'atelier, une grande manne pleine de feuilles de mûrier destinées à la nourriture des vers à soie « modèles », et que M. L'Éclanché avait fait porter là pour les électriser.

M. L'Éclanché, dans la pénurie où il était de renseignements sur les sciences en général, avait senti l'inutilité de toute tentative pour compléter son instruction, et il s'était contenté d'acheter une machine électrique, convaincu qu'à l'aide de cet instrument il pouvait faire « des découvertes ». Quelles, c'est ce qu'il laissait au hasard le soin de décider, ayant entendu dire que les plus belles découvertes ont été dues au hasard. Partant de là, il s'était attelé à la manivelle de sa machine, et il électrisait tout ce qui lui tombait sous la main, depuis ses petits poissons jusqu'aux paysans adultes. Lorsque la *muscardine* éclata, M. L'Éclanché se persuada que l'électricité devait avoir raison de cette épidémie redoutable, et il se mit à électriser ses vers, les claies où il les élevait, la feuille qu'il leur donnait à manger.

C'est pourquoi il y avait là une manne de feuilles de mûrier.

En l'apercevant, le bœuf se retourna tout à fait, comme quelqu'un qui se dit :

— Voilà mon affaire.

Et s'étant relevé, il s'approcha à pas comptés de la manne, et se mit à brouter la feuille avec toute la sécurité de conscience d'un bon bourgeois qui mange tranquillement ses revenus.

Lorsqu'il fut arrivé au fond du panier, il le renversa d'un coup de tête pour voir s'il n'y oubliait rien ; puis, mis en confiance par cet agréable début, il se dit que dans une maison où l'on mangeait si bien, on devait trouver à boire, et il chercha.

Un petit clapotement doux lui fit tourner la tête vers le coin opposé de l'atelier où, sur un échafaudage léger, se développaient les assises mignonnes d'un appareil d'éclosion. Là, dans une série d'auges en terre cuite étagées en gradins et alimentées par un filet continu d'eau fraîche, les élèves de M. L'Éclanché parcouraient le cycle complet de la vie pisciculturale, depuis la première auge, où l'œuf reposait sur des claies de verre, jusqu'à la dernière, d'où ils sortaient aspirants surnuméraires à la dignité de fretin.

Le bœuf avait soif. Il appuya son large museau rose sur l'auge la plus basse, et sous l'action de cette formidable machine aspirante, tout le contenu de l'auge, liquide et petits poissons, disparut comme un rêve.

Le bœuf avait encore soif. Il avala de même la seconde auge, puis la troisième, puis la quatrième, puis la cinquième.

Arrivé à la sixième, son museau toucha les claies de verre sur lesquelles se reposaient les œufs fécondés, espoir des auges inférieures : soit que ce léger obstacle l'eût contrarié, soit que le contact des œufs lui eût chatouillé les naseaux, soit encore, peut-être, qu'il voulût faire comme nous faisons lorsqu'après boire nous nous livrons à quelques actes de dévastation, il donna un coup de tête dans le petit établissement, et l'échafaudage disloqué s'écroula, entraînant les auges qui se brisèrent en mille morceaux.

Le tuyau d'alimentation, dégagé de tout service obligatoire, se mit alors à couler pour son propre plaisir ; et après avoir inutilement cherché un lit pour faire un ruisseau, l'eau se dispersa dans toutes les directions en formant des flaques qui s'étendaient de minute en minute.

M. L'Éclanché, de dessous sa table, assistait au saccage de ses richesses scientifiques, le cœur déchiré par ce spectacle, mais n'osant souffler, de peur d'attirer l'attention du bœuf.

A ce moment, un certain bruit se fit entendre dans l'escalier : c'était le marchand de bœufs qui s'était enfin aperçu de la disparition de son élève et qui revenait le chercher, suivi de deux toucheurs de bœufs munis de cordes et de bâtons ; il monta rapidement, écartant et bousculant les autorités, qui délibéraient encore au bas de l'escalier.

Ils allèrent jusqu'à la porte et ils aperçurent le bœuf debout au milieu de l'atelier, et si calme, qu'ils n'hésitèrent pas à aller à lui.

En les voyant, le bœuf se recula, baissa la tête et fit mine de résister, mais le marchand lui lança un nœud coulant aux cornes, tira dessus, et dit :

— Je le tiens !

Il y avait, sur la table qui servait d'abri à M. L'Éclanché, une bouteille de Leyde chargée d'une forte dose d'électricité : c'était la provision destinée pour préparer la manne de feuilles de mûrier.

Se sentant pris, le bœuf tira sur la corde, courba l'échine et leva la queue ; la queue alla toucher l'armature de la bouteille de Leyde, et une terrible secousse électrique, s'élançant de l'armature à la queue, de la queue au bœuf, du bœuf à la corde et de la corde au marchand, fit sauter le tout à deux pieds de terre.

Les deux bouviers, et à leur suite le marchand, s'enfuirent par l'escalier, poussant des cris affreux et renversant toutes les autorités sur leur passage.

Quant au bœuf, devenu fou de terreur et de rage, il se mit

à caracoler, à ruer, à se cabrer, à donner des coups de corne, et après avoir défoncé tous les meubles, pulvérisé tout ce qui était pulvérisable, il s'élança contre la table sous laquelle était M. L'Éclanché. Celui-ci, avec le courage du désespoir, put heureusement s'élaner sur le soubassement d'une bibliothèque, et de là sur la corniche de ce meuble, où il se trouva en sûreté.

Cependant la fuite du marchand de bœufs avait achevé de mettre les autorités en désarroi. Tout le monde était sorti dans la rue et on délibérait. De leur côté, le marchand et ses acolytes répandaient la terreur parmi la foule ; on assurait que le bœuf était enragé et que « jamais » il ne sortirait de la maison L'Éclanché.

Il y avait parmi les assistants un nommé Caron dit Tubœuf, boucher de son état, homme de beaucoup de bon sens et de résolution, et de plus doué d'une force herculéenne. Il avait deux fils qui le valaient à tous égards. Il haussa les épaules, et, suivi de ses deux fils qu'il appela, il monta sans rien dire à personne et alla voir ce qui se passait.

Il entra dans l'atelier, prit le bout de la corde du bœuf et alla le donner à ses deux fils. Ceux-ci passèrent la corde dans un des balustres de l'escalier, puis tirèrent jusqu'à ce que la tête du bœuf fût près de la porte. Alors le père rentra dans l'atelier, prit M. L'Éclanché comme il aurait fait d'un enfant, et, le soutenant d'une main par le collet, il lui fit passer la porte, tandis que de l'autre il frappait le bœuf, qui recula sa croupe.

Ceci fait, il descendit avec M. L'Éclanché, et s'approchant des autorités, il leur dit :

— Il n'y a pas d'autre moyen que de tuer ce bœuf.

— Eh bien ! dit vivement le brigadier, nous allons le tuer à coups de fusil !

— Si vous le manquez, il se jette sur vous, se précipite dans l'escalier et tue tout le monde. Si on veut me donner le bœuf pour ma peine, je me charge de tout, et dans deux heures d'ici, il sera coupé en morceaux.

Cette proposition, qui permettait enfin d'entrevoir un terme à cette situation inextricable, fut accueillie avec un enthousiasme unanime, et le maire, après avoir consulté du regard les assistants, lui dit :

— Eh bien ! faites-en votre affaire. La commune n'aura rien à vous payer ?

— Rien du tout.

— Messieurs, dit le maire, vous êtes témoins.

Et il lui donna la *paumée*, signe du marché convenu.

Tubœuf alla chercher ses outils et son tablier, et monta.

Ses fils tirèrent la corde, le bœuf tendit le cou et tomba foudroyé d'un seul coup de masse.

Il était mort ! Il payait du dernier supplice un instant d'égarément suivi de quelques heures d'indiscrétion. Et personne ne le regrettait, personne ne versait une larme en son honneur, tandis que dans la maison voisine on s'empressait, on se lamentait autour de M. L'Éclanché, seul auteur de tous ces maux.

Car enfin je suis juste, et je ne peux pas m'empêcher de dire que s'il avait eu soin de tenir sa porte fermée, rien de tout cela ne serait arrivé.

En attendant, le bœuf était mort. On le saigna, on l'écorcha, on le dépeça, et moins d'une heure après, ses morceaux pantelants étaient étalés sur une table, devant la porte de M. L'Éclanché, où Tubœuf avait été autorisé par le maire à vendre l'animal aux enchères.

Vous croyez peut-être que l'histoire finit là ? Non, car voici ce qui arriva :

À peine la vente commencée, le marchand fit paraître l'huissier Pattenoire qui mit opposition à la vente.

Tubœuf en référa au juge de paix, qui se déclara incom-

pètent, tout en maintenant provisoirement la saisie de la viande, laquelle fut vendue à vil prix, l'argent déposé à la caisse des dépôts et consignations.

Le soir, Tubœuf et ses fils, ayant rencontré le marchand de bœufs et ses deux toucheurs, leur donnèrent une volée; la gendarmerie les arrêta tous les six, les fit coucher au violon, verbalisa, et ils furent condamnés, pour rixe et tapage nocturne, chacun à trois jours d'emprisonnement et quinze francs d'amende.

M. L'Éclanché se mit au lit et fit une longue et douloureuse maladie qui faillit se terminer comme se terminent beaucoup de maladies de cette espèce.

L'adjoind fut révoqué pour avoir dit au maire les impertinences que vous savez.

Quant au procès, il tomba entre les mains de deux excellents avoués, secondés par deux excellents huissiers et assistés de deux excellents avocats. Ce procès dura quatre ans et neuf mois. Tubœuf appela le maire en garantie; le maire appela à son tour M. L'Éclanché en garantie, sous le prétexte qu'il avait eut le tort de ne pas fermer sa porte.

L'Éclanché, qui connaissait son code, répondit par une action reconventionnelle en dommages-intérêts contre le maire, comme n'ayant pas tenu la main à la police des bestiaux. En même temps il mit en cause le marchand de bœufs et ses deux garçons.

À l'audience, on demanda une expertise pour estimer le dégât. Elle fut ordonnée et dura six mois.

Lorsqu'on revint à l'audience, le préfet éleva le conflit, les actes du maire dans cette circonstance ayant été faits en vertu de ses attributions administratives, et échappant dès lors à la compétence de la juridiction civile.

On plaïda. Le tribunal admit l'intervention du préfet et mit le maire hors de cause jusqu'à ce qu'il eût été statué sur le conflit... etc., etc.

Et ainsi de suite pendant quatre ans et neuf mois.

Au bout de ce temps, personne ne comprenant plus rien à l'affaire, un des avoués, homme très honorable et très désintéressé, proposa noblement une transaction, qui fut noblement acceptée par son confrère, homme très honorable et très désintéressé aussi. Tubœuf, le maire, le marchand et M. L'Éclanché eurent à déboursier chacun une somme de deux mille francs pour frais et honoraires, puis tout ce monde se serra cordialement la main.

Et ainsi se termina définitivement cette série de catastrophes mémorables qu'un simple bœuf a pu déchaîner sur une cité paisible, et tout cela rien qu'en montant à un second étage.

Pauvre humanité! que nous sommes donc peu de chose! Un pépin de raisin dans la gorge, un bœuf dans le cabinet de travail, et nous voilà perdus!

MÉRYNN.

LA CHANTERELLE

Elle vivait à Nogent-sur-Vernisson, gros bourg du Loiret, au temps, déjà bien éloigné de nous, où les diligences et les malles-postes y relayaient. Tous les jours s'arrêtaient sur la place de Nogent, venant de Paris ou y allant, douze diligences et deux malles-postes, confortables berlines à quatre places. Cette route royale, dont le numéro m'échappe, qui traverse Nogent, était l'une des grandes artères menant à Paris. Paris était alors, comme aujourd'hui, le centre pensant et rayonnant vers lequel tout converge, non seulement de France, mais du monde entier.

Le logis de la Chanterelle était au coin de la place et de la rue de la poste aux chevaux.

De ces diligences, traînées par six ou sept vigoureux percheurs, les conducteurs étaient de véritables autocrates dans leurs Babels ambulantes. Au complet toute l'année, dès qu'arrivait le mois d'août elles roulaient comblées, bien au-delà du nombre légalement autorisé par les droits réunis ou la grande voirie. Les conducteurs, cédant à beaux deniers comptants aux instances des chasseurs impatientes d'une ouverture de chasse, les emmenaient en contrebande sous la bâche, pêle-mêle avec des colis et leurs chiens.

Ouvrons ici une parenthèse pour avouer qu'à notre avis, si les voies ferrées transportent plus rapidement et à bien moindres frais que les diligences, elles enlèvent aussi aux voyages l'imprévu et la pittoresque originalité qu'ils avaient lorsque les diligences roulaient. Quels types on saisissait dans la naïveté du réveil! quels appétits se laissaient surprendre aux stations des repas, dans leur égoïste convoitise! Et combien de beautés voyageuses pour lesquelles, au moment du départ, la trentaine semblait bien loin dans les perspectives de l'avenir, qui, après le lever de la première aurore, étaient accusées d'avoir franchi la trentaine, ce rocher de Leucade de la beauté, depuis bientôt un lustre!

Les diligences ayant été le promoteur de la fortune de la Chanterelle, nous n'avons pas cru devoir nous abstenir de parler d'elles, pas plus qu'il ne faut omettre d'inscrire à l'actif de leurs splendeurs éteintes le plus désopilant de tous les hauts faits de M. Prudhomme, son voyage dans l'une d'elles.

La mère Chanterelle, fringante cantinière pendant la glorieuse épopée du premier empire, — on l'appelait alors Bellone, — avait, de Naples à Moscou, en passant par Vienne et Berlin, fait admirer dans toutes les capitales son minois crâne et mutin, selon l'occurrence: minois qu'illuminait un provoquant sourire aux blanches dents. Alors sa taille était fine et cambrée; mais, depuis, l'embonpoint était venu, et quel embonpoint! Légèrement unie à Martial, un tambour-maitre de la vieille garde, le licenciement de l'armée de la Loire fit tomber la cantinière des hauteurs de l'Odyssee dans le rez-de-chaussée d'un cabaret de Nogent-sur-Vernisson.

C'est en vendant du petit vin clair aux braconniers qu'elle eut cet éclair de génie de leur acheter à bas prix le gibier dont ils ne savaient le plus souvent comment se défaire sûrement, pour le vendre, elle, un haut prix aux conducteurs de diligences, et bien mieux encore, aux chasseurs maladroits ou non-veinards. L'un deux la baptisa *Chanterelle*. Le sobriquet sembla si judicieusement appliqué, que l'ex-tambour-maitre Martial devint aussi le père Chanterelle.

Cette plantureuse partie du Loiret appelée Gâtinais, où coule le Vernisson, est pourvue, ou si nous savons dire, était pourvue au temps déjà bien lointain que nous rappelons, d'une abondance de gibier presque fabuleuse aujourd'hui. Lièvres, perdreaux rouges, perdreaux gris, lapins et bécassines foisonnaient dans ce paradis terrestre des chasseurs et des braconniers aussi, puisqu'ils approvisionnaient si abondamment le charnier de la mère Chanterelle, malgré l'active surveillance des gardes et des gendarmes.

Deux de ces braconniers, Collier pour le gibier à plumes, et Bourgeois pour les lièvres et les lapins, étaient maîtres-ès-arts dans l'académie *renardière*. Ils étaient imprenables.

..... En ce bas monde,

Rien n'est complet; à tout il manque quelque chose...

puisque les chasseurs maladroits n'ont point encore érigé une colonne à celle qui fut la providence de leur vanité. Grâce à elle, tous les chasseurs malchanceux passant à Nogent pendant que la diligence relayait ou donnait le temps à ses habitants de se

restaurer à l'hôtel du *Puy-de-Dôme*, -- dont la table d'hôte était excellente, ma foi ! -- s'approvisionnaient de bourriches artistement assorties, et tenues prêtes par la Chanterelle. C'étaient les conducteurs mêmes qui faisaient son courtage. Elle n'écarchait point trop ceux qui pourtant étaient prêts à tout sacrifier plutôt que de rentrer bredouilles au logis. Chanterelle vendait un beau bouquin de six à sept livres, *tué au fusil*, 3 fr. 50. Au collet, c'était moins cher. Un couple de perdreaux rouges 2 francs, un couple de perdreaux gris, 1 fr. 50. O temps heureux de Cocagne, que tu es loin de nous !...

La mère Chanterelle avait des reparties superbes. Un jour qu'elle débattait le prix d'un lièvre avec un chasseur plus avare que vaniteux, celui-ci la traita de voleuse.

L'indignation redressa si fort la vivandière, que sa taille retrouva sa fière cambrure, et qu'elle jeta au chasseur, de toute sa hauteur de Minerve, cette apostrophe :

— Vous faites bien vite une voleuse, quand *madame* votre mère a mis neuf mois pour faire... un imbécile !

Nous ne pouvons traduire que par « imbécile » l'épithète familière à Chanterelle.

Entre autres aventures, nous nous rappelons celle de Théodose Burette, le savantissime professeur d'histoire au collège Stanislas, l'auteur de la rabelaisienne *Physiologie du fumeur*. Si Burette lisait couramment dans les sombres et cavernes profondes de l'histoire, s'il connaissait les mystères des forêts Carnutes au temps où les druidesses y cherchaient le gui des chênes, s'il vous eût aussi sûrement démontré comment s'y prenaient les Francs pour tuer avec l'épieu l'ours et l'aurock, qu'il vous eût désigné le genou que saint Hubert mit le premier en terre lorsque lui apparut, dans la forêt des Ardennes, le dix-cors à la croix, sapsiti ! quel piètre tireur il était, Burette ! Sur vingt pièces qu'il ajustait, il n'en abattait pas cinq.

Lui qui faisait si bon marché de son immense savoir, il mettait toutes ses prétentions aux glorioles de la chasse. Aussi quelle quantité de bourriches composées par Chanterelle il expédiait, lorsqu'arrivait le terme des vacances ! Même en ce temps d'abondance giboyeuse, à la fin de septembre, les perdreaux étaient plus rares et se faisaient plus fuyards, les lièvres aussi se faisaient chercher en plaine, se tenant au gîte dans les vignes, point encore vendangées. Malgré toutes les difficultés, Burette voulait rentrer à Paris en triomphateur, escorté de toutes ses dernières victimes. Mettre au nombre d'elles un faisan et une gigue de chevreuil, c'était sa couronne de Nemrod ! A la tresser, il eût sacrifié toutes les palmes universitaires.

Ce moment du retour à Paris, c'était la vraie moisson de Chanterelle. La physionomie narquoise et tentatrice de sa jeunesse était devenue mutine dans l'ordinaire de la vie. Mais lorsqu'un chasseur dans l'embarras venait lui demander de l'en tirer, tout en contournant la vérité, comme doit savoir le faire tout disciple de saint Hubert, en l'écoutant, la large face de Chanterelle prenait une impénétrabilité de sphinx à faire jeter sa langue aux chats au plus patient déchiffreur d'hiéroglyphes.

La fameuse bourriche que Théodose voulait offrir lui-même était destinée à un ami bien cher, le prince des critiques d'alors, comme il l'était hier encore de ceux du temps présent.

— Mère Chanterelle, dit Burette, il me faut quatre perdreaux, deux lapins et un lièvre.

— Vous les aurez, monsieur Burette.

— Il me faut encore un coq faisan et une gigue de chevreuil... Je pars.

— Impossible de vous satisfaire, interrompit Chanterelle.

— Pourquoi impossible ? demanda Burette.

— Parce que ces bêtes ne quittent point les grandes forêts d'Orléans et de Montargis, et que mes hommes ne travaillent point par là.

— Eh bien ! ordonna le volontaire Burette, qu'ils aillent les

y chercher ; je payerai le voyage en sus.

— Ah ! vous m'en direz tant, que vous aurez votre gigue et votre coq faisan.

— Ah ! ça, vous ne m'écarcherez pas trop ? ajouta Burette.

— Oh ! un si bon client que vous, monsieur Burette.

Son amour-propre s'aveugla pour ne point voir l'ironie de Chanterelle. Elle reprit :

— Quand partez-vous ?

— Dans quatre jours.

— C'est bien. Je vais dépêcher Collier et Bourgeois. Tout sera prêt.

— Vous ferez la bourriche chez vous comme les autres, reprit Théodose, et comme je ne veux pas que l'on sache que j'achète du gibier, ce soir je vous apporterai moi-même ma carte, qui devra être attachée sur la bourriche. Ma place est retenue dans la diligence de Bourges, qui passe ici à neuf heures du matin. C'est vous qui donnerez cette bourriche au conducteur.

— Ça sera fait, comptez-y !

Ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

Le jour du départ arrivé, Burette, après avoir serré la main aux chasseurs du pays, que les rigueurs universitaires n'arrachaient point à leurs plaisirs, vit, en s'installant dans le coupé de l'immense véhicule, la mère Chanterelle remettre une volumineuse bourriche au conducteur. Comme il avait largement payé d'avance les victimes, qui n'étaient point encore arrivées la veille, il demanda à l'ex-vivandière :

— Tout y est ?

— Parfaitement ! Et à si bon point que si vous ne l'emportiez pas, ça pourrait y aller tout seul. Allons ! bon voyage, et à l'année prochaine, pour vous servir, ajouta l'ex-vivandière en faisant le salut militaire.

Le soir même, en descendant du bureau des messageries, Burette se saisit victorieusement du trophée qui devait affirmer ses hauts faits. Il lui sembla bien que la précieuse bourriche exhalait un fumet quelque peu exagéré, mais il se dit :

— C'est la venaison !

Arrivé chez son ami, bien qu'il fût tard, Burette, triomphant, avant d'avoir ouvert sa bourriche, se mit à narrer ses chasses. Jamais, du haut de sa chaire, il n'avait dépensé tant d'éloquence. Il date le jour, il décrit le lieu où le faisan était branché, d'où le chevreuil avait bondi. C'était la veille même, aux grosses haies du Moulitret, tout près des ruines du château de la reine Blanche.

Le destinataire, aussi fin gourmet que fin critique, croyait bien Burette sur parole, mais cependant il voulut voir la gigue et le faisan.

La ficelle coupée, la paille enlevée, preuves mises sur la table :

— Horreur ! s'écria le critique en s'étreignant le nez.

Burette lui dit tout simplement avec l'aplomb d'un vieux braconnier :

— C'était un brocard. C'est la venaison...

— Et ça, c'est aussi la venaison ? ajouta le critique en désignant les parasites qui grouillaient sur la gigue.

La réponse de Chanterelle revint à l'esprit de Burette, phosphorescente comme le *Mane*, *Thecel*, *Phares* :

« A si bon point que si vous ne l'emportiez pas, ça pourrait y aller tout seul. »

Mais comme le faisan était frais, et tout le reste aussi, les mouches et l'orage furent seuls accusés. Un disciple de saint Hubert ne doit jamais se laisser prendre sans vert, et Burette n'en resta pas moins glorieux, tout en gardant une dent contre l'ex-vivandière.

Les vacances revenues, Burette prit une des diligences passant par Nogent. Durant la route, il se promit bien de parta-

ger au moins ses coups. Toute l'année, il s'était exercé au tir avec le même fusil, qui tombait bien à l'œil et qui lui était parfaitement maniable; les canons portaient admirablement, et Gauvin l'avait soigné exceptionnellement. Enfin, il était si certain de composer lui-même ses bourriches, qu'il préparait pour la Chanterelle une verte réprimande.

Avant d'arriver à Nogent, en passant devant l'avenue Pras-lins, Théodose entendit, apporté par le vent du sud, qui soufflait violemment, un roulement de tambour et un intermittent bourdonnement de cloches, parfois grondeur ou saccadé, mais toujours véhément, comme un cri de détresse.

C'était le rappel pour les pompiers du bourg et le tocsin criant aux travailleurs des champs :

— Allez au secours des incendiés.

Le feu était à Varennes-aux-Loges.

A l'entrée du bourg, un long fourgon portant la pompe et ses servants, traîné rondement par quatre chevaux de poste, prenait la route de Changy-des-Bois. En tête des sauveteurs que portait un second chariot, Burette vit la Chanterelle. L'exvivandière, le bidon des temps héroïques sur la hanche, le chapeau ciré sur l'oreille, l'air crâne et résolu, s'en allait à ce feu, comme au temps de sa jeunesse elle s'en allait à celui du canon. En reconnaissant Burette sur l'impériale de la diligence arrêtée, elle lui cria :

— Venez avec nous, monsieur Burette ! Allons, les braves, en avant.... arche !

Pauvre Chanterelle !

La cantinière, que les balles et les boulets avaient épargnée sur tous les champs de bataille, qui avait échappé à l'incendie de Moscou comme aux frimas des steppes, était venue au devant de la mort, en sauvant une vieille paralytique couchée dans le grenier d'une mesure que les flammes dévoraient. A l'aide d'une longue échelle, mais dont le bois était usé, Chanterelle avait atteint le grenier; elle en sortait en portant la vieille immobile; déjà elle avait franchi les premiers barreaux de l'échelle, mais le poids trop lourd fit rompre l'un des montants. En tombant d'une hauteur de dix mètres, la vaillante femme se tua.

Ah ! c'est bien au champ d'honneur qu'est morte l'ex-cantinière de la grande armée.

JEAN-JACQUES.

REVUE DES MAGASINS

N'est pas couturière qui veut aujourd'hui ! Il faut savoir tant de choses... Connaître à fond son histoire d'abord, puisqu'on porte des corsages Henri III, des manteaux Louis XV, des fichus Marie-Antoinette, etc. Il est indispensable aussi d'avoir une connaissance parfaite de l'harmonie des formes et des couleurs. Sans compter qu'une couturière doit avoir le double de bon sens d'une autre personne: ne lui en faut-il pas une dose suffisante pour elle-même et une dose supplémentaire pour venir en aide et forcer la main aux trop nombreuses clientes qui n'en ont pas ?

Mlle Marie BATAILLON réunit toutes ces qualités; commandez-lui un costume n'importe comment, elle ne commettra pas d'anachronisme, vous pouvez être tranquille. Le gracieux talent de cette habile faiseuse brille surtout par une originalité de bon goût, qui donne à toutes ses créations un caractère particulier. On reproche souvent à telle maison de faire des modèles à peu près pareils à ceux de tel autre atelier; jamais ce grave inconvénient ne se présente dans la maison de la rue Thérèse, n° 5.

On peut dès à présent admirer, dans les salons de Mlle Marie Bataillon, des toilettes de diner fort réussies: traîne majestueuse, coulissés devant, coquillés par-ci, écharpe et nœuds par là, manches nouvelles, et ces amours de corsages, lacés derrière, qui font une taille de nymphe !

— Il n'y a pas à dire non ! La question du corset est la plus sérieuse aujourd'hui en matière d'habillement, et la femme élégante doit s'en bien pénétrer. La cuirasse est un moule trop exact pour ne pas dessiner parfaitement le corps: donc, gare à celles qui sont mal faites ! De là aussi la nécessité

absolue de dissimuler, à l'aide d'un corset bien établi, les erreurs de la nature.

M. DE PLUMENT sauve les situations périlleuses de ce genre, par ses nombreux modèles de corsets. Sa maison présente ce grand avantage: c'est que le corset *cage*, le corset *Elise*, le corset *Sultane*, etc., sont établis de différentes manières, d'après des mesures spéciales, et présentent des formes diverses qui s'adaptent aux conformations les plus distinctes.

On trouvera rue Vivienne des tournures simples, des jupons articulés ou jupons tournures, dans toutes les dispositions désirables, proportionnées aux exigences nouvelles de la mode. Très amoindrie sur les hanches, la tournure pouff de M. de Plument rejette gracieusement l'ampleur de la robe en arrière et d'une façon plus harmonieuse que l'année dernière. Les nouveaux modèles de cette maison sont admirablement compris.

SPÉCIALITÉS

La *veloutine Viard*, comme tous les produits supérieurs, fait son chemin dans la société. Tout le monde en parle, tout le monde en veut, et presque tout le monde s'en sert déjà. Comment une jolie femme pourrait-elle s'en passer maintenant ? le teint merveilleux qu'elle procure est trop idéal pour que volontairement on se condamne à en perdre le bénéfice.

Grâce à cette alliée invisible de la beauté, la peau se transforme et acquiert un éclat surnaturel. Les principes végétaux qui forment la base de la *veloutine Viard* lui donnent des propriétés hygiéniques et rafraichissantes tout-à-fait exceptionnelles. Par le concours de cette poudre magique, toute trace de larmes, d'échauffement, de fatigue en un mot, disparaît pour faire place au teint le plus enchanteur. Ses qualités adhésives lui assurent un triomphe sans pareil, car son usage dispense de l'emploi des fards, si pernicieux à la peau. On a le choix entre la *veloutine blanche*, rosée ou Rachel, que l'on devra prendre toujours à la même adresse: place du Palais-Royal, 2.

Rien de meilleur pour les réunions du soir, dîners, bals et théâtres, et je dois ajouter que le parfum de la *veloutine Viard* est un des plus agréables que je connaisse.

— Le *lait antéphélique de Candès* est un produit unique en son genre; il produit, à l'état de liquide, les mêmes effets que la meilleure poudre de riz, et présente en outre cet avantage, que son emploi ne laisse aucune trace autour de lui. Bien employé, personne n'en peut soupçonner l'existence; la poudre de riz, au contraire, se répand un peu partout et même plus qu'on ne le voudrait sur les vêtements !

Le lait virginal, comme son nom l'indique, transforme le teint en lui donnant une blancheur nacrée tout à fait juvénile; les personnes qui s'en servent prolongent, grâce à lui, une beauté que le moindre contact, la plus légère fatigue altère, hélas ! si vite.

On trouve des dépôts de lait antéphélique chez presque tous les coiffeurs; mais de crainte des contrefaçons, toujours dangereuses en matière de parfumerie, il est préférable de s'adresser chez M. CANDÈS lui-même (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

Avis important

Nous avons l'honneur de rappeler à nos abonnés que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonné. Autrement il ne pourrait être tenu compte des dites demandes ou réclamations.

Nous appelons toute l'attention de nos lectrices sur les indications qu'elles trouveront à la dernière page du journal, au sujet des diverses éditions du *Moniteur de la Mode* et des conditions de l'abonnement à chacune de ces éditions.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-Gérants.

Imp. Ch. BERNARD, 155, faubourg Poissonnière, 155.